



Philip K.
DICK

Coulez mes larmes,
dit le policier

J'AI
LU

COULEZ MES LARMES,
DIT LE POLICIER

Du même auteur
aux éditions J'ai lu :

Loterie solaire, *J'ai lu* 547
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873
L'homme dont toutes les dents
étaient exactement semblables, *J'ai lu* 10087
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213
Pacific Park, *J'ai lu* 10298
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636
Les chaînes de l'avenir, *J'ai lu* 10481
Le profanateur, *J'ai lu* 10548
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567
Les marteaux de Vulcain, *J'ai lu* 10685
Docteur futur, *J'ai lu* 10759
Le bal des schizos, *J'ai lu* 10767
Les joueurs de Titan, *J'ai lu* 10818
Glissement de temps sur Mars, *J'ai lu* 10835

Dans la collection Nouveaux Millénaires

Romans 1953-1959
Romans 1960-1963
Romans 1963-1964
Romans 1965-1969
Le maître du Haut Château
Blade Runner (Les androïdes rêvent-ils
de moutons électriques ?)
Le dieu venu du Centaure
Coulez mes larmes, dit le policier

En semi-poche

Ô nation sans pudeur
Confessions d'un barjo

PHILIP K. DICK

COULEZ MES LARMES,
DIT LE POLICIER

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Gilles Goulet

Postface d'Etienne Barillier



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Titre original :
FLOW MY TEARS, THE POLICEMAN SAID

© Philip K. Dick, 1974

© Laura Coelho, Christopher Dick and Isolde Hackett, 2003

© Éditions J'ai lu 2013

*L'amour dans ce roman est pour Tessa,
l'amour en moi aussi.
Elle est ma petite chanson.*

Traduction établie
à partir de l'édition Vintage Books de 1993

Le vers de l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne* de Thomas Gray (chapitre 7) est donné dans la traduction de Roger Martin (in *Les Préromantiques anglais*, Aubier-Montaigne, 1939), la ligne de *Finnegans Wake* de James Joyce (chapitre 4) dans celle de Philippe Lavergne (Gallimard, 1982). Les quelques notes sont toutes du traducteur.

PREMIÈRE PARTIE

Coulez, mes larmes, tombez de vos sources !
À jamais exilé laissez-moi m'affliger ;
Où l'oiseau noir de la nuit chante sa triste infamie,
Laissez-moi vivre solitaire et abandonné.

Chapitre premier

Le mardi 11 octobre 1988, il manqua trente secondes au *Jason Taverner Show*. Derrière la coupole de contrôle en plastique, un technicien figea le générique de fin sur la section vidéo et tendit le doigt vers Jason Taverner, qui s'apprêtait à quitter le plateau, puis se tapota le poignet avant de désigner sa bouche.

« Continuez à nous envoyer cartes et lettres-V, les amis, dit Jason dans le micro de la girafe. Et restez avec nous pour suivre *Les Aventures de Luther, le chien extraordinaire*. »

Le technicien lui adressa un sourire, que Jason lui rendit, puis un déclic marqua la désactivation de l'audio et de la vidéo. Leur émission de musique et de variétés, classée deuxième meilleur programme télévisé de l'année, était arrivée au terme de ses soixante minutes. Et tout s'était bien passé.

« Où est-ce qu'on a perdu trente secondes ? » demanda Jason à Heather Hart, son invitée spéciale ce soir-là. Cela l'intriguait. Il aimait chronométrer ses émissions.

« Ne t'inquiète pas, mon chou. » De sa main fraîche, elle caressa affectueusement la lisière un peu humide des cheveux couleur sable de son hôte.

« Tu te rends compte du pouvoir que tu as ? dit à Jason leur agent commun, Al Bliss, en s'approchant – trop près, comme toujours. Trente millions de télés-

pectateurs t'ont vu remonter ta braguette, ce soir. C'est une sorte de record.

— Je la remonte toutes les semaines, répondit Jason. C'est ma marque de fabrique. Tu ne suis donc pas l'émission ?

— Mais trente millions. » Le visage rond et rougeaud d'Al Bliss était constellé de gouttes de sueur. « Penses-y. Et il y a les rediffusions.

— Je serai mort avant que celles de cette émission rapportent quoi que ce soit, répliqua Jason d'un ton cassant. Dieu merci.

— Tu vas sans doute mourir ce soir, vu la foule de fans massée dehors, intervint Heather. Ils attendent de te déchirer en tout petits carrés, ça fera comme des timbres.

— Certains sont vos propres admirateurs, Miss Hart, dit Al Bliss, qui haletait comme un chien.

— Qu'ils soient maudits, s'énerma-t-elle. Pourquoi ne s'en vont-ils pas ? Ils ne seraient pas en train de violer une loi, contre le vagabondage, par exemple ? »

Jason lui prit la main et la serra avec vigueur, si bien qu'elle tourna la tête vers lui en fronçant les sourcils. Il n'avait jamais compris pourquoi elle détestait les fans : lui-même les considérait comme le moteur de son existence publique. Et son existence publique, son rôle d'amuseur universel, ne constituait rien de moins pour lui que l'existence tout court. « Tu ne devrais pas travailler dans le spectacle, si tu vois les choses comme ça, lui dit-il. Change de métier. Fais-toi assistante sociale dans un camp de travail.

— Dans les camps aussi, il y a des gens », répondit Heather, l'air sombre.

Deux gardes de la police spéciale se frayèrent un chemin jusqu'à eux. « On a dégagé le couloir du mieux possible, dit le plus gras d'une voix d'asthma-tique. Allons-y tout de suite, monsieur Taverner. Avant que le public du studio arrive aux sorties latérales. » Il fit signe à trois de ses collègues, qui s'avan-

cèrent aussitôt vers le passage bondé et étouffant par lequel ils finiraient par retrouver la rue et la nuit. Où la Rolls volante attendait, dans toute sa coûteuse splendeur, sa fusée de queue palpitant à un rythme régulier. *Comme un cœur mécanique*, songea Jason. Un cœur qui ne battait que pour lui, pour lui la star. Bon, par extension, il palpitait aussi en réaction aux besoins de Heather.

Elle le méritait : elle avait bien chanté, ce soir-là. Presque aussi bien que... Jason sourit intérieurement. *Bon Dieu, ne nous voilons pas la face : ils n'allument pas tous leur télé 3D couleur pour voir l'invitée spéciale. Il y a mille invités spéciaux éparpillés sur la surface de la Terre, plus quelques-uns dans les colonies martiennes.*

Ils l'allument pour me voir, moi. Et je suis toujours là. Jason Taverner n'a jamais déçu et ne décevra jamais ses fans. Quoi que Heather pense des siens.

« Tu ne les aimes pas parce que tu ne t'aimes pas toi-même, lui dit Jason pendant qu'ils s'enfonçaient, se faufilaient, se frayaient un chemin dans la chaleur étouffante du couloir qui puait la sueur. Tu penses en ton for intérieur qu'ils ont mauvais goût.

— Ils sont idiots, grogna Heather avant de jurer à voix basse quand son grand chapeau plat lui fut arraché du crâne pour disparaître à jamais dans le ventre de baleine des admirateurs qui se pressaient autour d'eux.

— Ils sont ordinaires », répondit Jason dans son oreille presque invisible sous les longs cheveux roux brillants. Le fameux emmêlement de cheveux si habilement copié dans les salons de coiffure un peu partout sur Terre.

« Ne prononce pas ce mot, grinça Heather.

— Ils sont ordinaires et idiots. Parce que... » Il lui mordilla le lobe. « ... parce que l'un ne va pas sans l'autre. Pas vrai ? »

Elle soupira. « Oh mon Dieu, traverser le vide dans la Rolls volante. C'est ce dont je rêve : un vide infini. Sans voix humaines, sans odeurs humaines, sans mâchoires humaines en train de mastiquer du chewing-gum en plastique de neuf couleurs irisées.

— Tu les détestes vraiment.

— Oui. » Elle hocha vivement la tête. « Et toi aussi. » Elle s'arrêta un instant, la tête tournée vers lui. « Tu sais que ta fichue voix a disparu, tu sais que tu surfes sur ton âge d'or et qu'il ne reviendra jamais. » Elle lui sourit. Chaleureusement. « Est-ce qu'on vieillit ? lança-t-elle dans les marmonnements et glapissements des fans. Ensemble ? Comme mari et femme ?

— Les six ne vieillissent pas.

— Oh si. Oh que si. » Elle leva la main pour effleurer ses cheveux ondulés châtain clair. « Ça fait combien de temps que tu les teins, mon cœur ? Un an ? Trois ?

— Monte dans la Rolls, lui dit-il avec rudesse en la faisant passer devant lui, sortir du bâtiment et avancer sur le trottoir de Hollywood Boulevard.

— D'accord, mais chante-moi d'abord un *si* bécarre aigu. Tu te souviens quand tu... »

Il la saisit à bras-le-corps et la fourra dans la voiture, se glissa à l'intérieur, se retourna pour aider Al Bliss à refermer la portière, et ils montèrent dans le ciel nocturne chargé de lourds nuages. Le vaste ciel brillant de Los Angeles, aussi lumineux qu'en plein midi. *Et il sera toujours midi pour toi comme pour moi. Ce sera toujours et à jamais comme maintenant, car nous sommes des six. Toi et moi. Qu'eux le sachent ou non.*

Et ils ne le savent pas, songea-t-il sombrement tout en appréciant la froide ironie de la situation. Le savoir que tous deux possédaient, qui n'était pas partagé. Parce que cela devait être ainsi. Depuis toujours... même à présent que tout avait très mal

tourné. Du moins, aux yeux des concepteurs. Les grands experts qui s'étaient trompés dans leurs prédictions. Quarante-cinq magnifiques années auparavant, quand le monde ne faisait que commencer et qu'à Washington, des gouttes de pluie restaient encore accrochées aux cerisiers japonais, à présent disparus. Et l'odeur de printemps qui avait flotté sur la noble expérience. Pendant quelque temps, du moins.

« Allons à Zurich, dit-il.

— Je suis trop fatiguée, répondit Heather. De toute manière, on s'ennuie, là-bas.

— Notre maison est ennuyeuse ? » Il n'en croyait pas ses oreilles. C'était Heather qui leur avait choisi cette maison et celle-ci leur avait servi de refuge pendant des années... surtout pour échapper aux fans qu'elle détestait tant.

Elle soupira. « Notre maison. Les montres suisses. Le pain. Les pavés. La neige sur les collines.

— Les montagnes, rectifia-t-il avec davantage encore de peine. Eh bien ça ! J'irai sans toi.

— Pour draguer quelqu'un d'autre ? »

Il ne la comprenait vraiment pas. « Tu *veux* que j'emmène quelqu'un d'autre ?

— Toi et ton magnétisme. Ton charme. Tu pourrais attirer n'importe quelle fille dans ce grand lit en cuivre. Non que tu vailles grand-chose une fois arrivé à ce stade.

— Mon Dieu, fit-il avec dégoût. Encore. Toujours les mêmes reproches. Et ceux qui relèvent du fantasme... c'est à eux que tu t'accroches vraiment. »

Elle se tourna vers lui pour lui lancer avec gravité : « Tu sais à quoi tu ressembles, même à ton âge. Tu es très bel homme. Chaque semaine, trente millions de téléspectateurs te dévorent des yeux pendant une heure. Ce n'est pas ce que tu chantes qui les intéresse... c'est ton incorrigible beauté physique.

— On peut en dire autant de toi », répliqua-t-il, caustique. Il se sentait fatigué, avait très envie de retrouver la solitude et l'intimité qui, dans la périphérie de Zurich, attendaient sans bruit leur retour. Et la maison donnait l'impression de vouloir qu'ils restent, non une nuit ou sept, mais à jamais.

« Je ne fais pas mon âge », dit Heather.

Il lui jeta un coup d'œil, puis l'observa attentivement. Une volumineuse chevelure rousse, une peau pâle avec quelques taches de rousseur, un solide nez aquilin. D'immenses yeux caves violets. Elle avait raison : elle ne faisait pas son âge. Évidemment, elle ne se connectait jamais au réseau téléphonique transex comme lui. Mais à vrai dire, lui-même s'en servait en réalité très peu. Aussi n'était-il pas accro, et n'y avait-il eu, en ce qui le concernait, ni dommages cérébraux ni vieillissement prématuré.

« Tu es toujours splendide, reconnut-il à contrecœur.

— Et toi ? »

Cela ne pouvait pas l'ébranler. Il savait qu'il avait gardé son charisme, la force gravée quarante-deux ans plus tôt dans ses chromosomes. D'accord, ses cheveux grisonnaient et il les teignait. Et quelques rides avaient fait leur apparition ici ou là. Malgré tout...

« Du moment que ma voix ne me fait pas défaut, dit-il, ça ira pour moi. J'aurai ce que je veux. Tu te trompes sur moi... C'est ton attitude réservée de six, ta soi-disant individualité qui compte tant pour toi. Bon, tu ne veux pas qu'on aille à Zurich, très bien : on va où, alors ? Chez toi ? Chez moi ?

— Je veux qu'on se marie. Comme ça, ce sera chez nous plutôt que chez toi ou chez moi. J'arrêterai de chanter pour avoir trois enfants, qui te ressembleront tous.

— Même les filles ?

— On n'aura que des garçons. »

Il se pencha pour l'embrasser sur le nez. Elle sourit, lui prit la main, la tapota chaleureusement. « On peut aller n'importe où, ce soir », lui dit-il de sa voix grave, ferme, contrôlée et très projetée, presque une voix paternelle. Cela donnait en général de bons résultats avec Heather, quand tout le reste échouait. *À moins que je ne la quitte.*

Elle redoutait cette éventualité. Quand ils se disputaient, surtout chez eux à Zurich où personne ne pouvait les entendre ou intervenir, il avait parfois vu la peur sur le visage de Heather. Se retrouver seule l'épouvantait, il le savait et elle aussi : cette peur était partie intégrante de leur vie commune. Pas de leur vie publique : en authentiques professionnels du spectacle, ils gardaient sur celle-ci un contrôle absolu et lucide qui permettrait à leur couple, quelles que soient les rancunes et les brouilles susceptibles de s'installer entre eux, de continuer à fonctionner aux yeux adorateurs des nombreux téléspectateurs, auteurs de lettres et fans bruyants. Même une haine absolue ne pourrait changer cela.

Mais il ne pouvait y avoir de haine entre eux. Ils avaient trop de choses en commun. Chacun apportait tant à l'autre. Un simple contact physique, comme celui qu'ils avaient ce soir-là en étant assis côte à côte dans la Rolls, suffisait à leur bonheur. Aussi longtemps qu'il durait, en tout cas.

Il plongea la main dans la poche intérieure de son costume sur mesure en soie véritable – il y en avait peut-être dix dans le monde entier – et en sortit des billets officiels. Un grand nombre de billets, serrés en une épaisse petite liasse.

« Tu ne devrais pas avoir autant de liquide sur toi, maugréa Heather du ton qu'il détestait tant : celui de la mère aux opinions bien arrêtées.

— Avec ça, répondit-il en brandissant l'argent, on peut entrer dans n'importe quel...

— Sauf, l'interrompit-elle, si tu te fais trancher la main par un étudiant non inscrit qui a filé à l'anglaise hier soir d'un terrier du campus. Il s'enfuirait avec elle et avec ton argent de frimeur. Tu as toujours frimé. Et porté des trucs voyants. Regarde ta cravate. Mais regarde donc ! » Elle avait haussé le ton et semblait à présent vraiment en colère.

« La vie est courte. Et la prospérité encore plus. » Il remit néanmoins la liasse dans sa poche et lissa la bosse qu'elle formait sur son costume par ailleurs irréprochable. « Je voulais t'acheter quelque chose avec. » Il venait en réalité d'avoir cette idée, ayant prévu d'utiliser cet argent d'une manière un peu différente : il comptait aller le jouer au black-jack à Las Vegas. En tant que six, il pouvait gagner à tous les coups, et il ne s'en privait pas... Il avait l'avantage sur tout le monde, y compris sur le croupier. *Y compris*, se dit-il mielleusement, *sur le chef de table*.

« Tu mens. Tu n'avais pas l'intention de m'offrir quoi que ce soit, ça ne t'arrive jamais, tu es tellement égoïste, tu ne penses jamais qu'à toi. C'est du fric à baise : tu vas t'acheter une blonde à forte poitrine et coucher avec. Probablement dans notre maison de Zurich que, rends-toi compte, je n'ai pas revue depuis quatre mois. Je pourrais aussi bien être enceinte. »

Il trouva bizarre qu'elle choisisse cette réplique-là parmi toutes celles susceptibles de naître dans son esprit conscient, verbal. Mais il y avait de nombreuses choses qu'il ne comprenait pas chez Heather : avec lui, comme avec ses fans, elle restait secrète sur bien des points.

Au fil des ans, il en avait pourtant beaucoup appris sur elle. Il savait par exemple qu'elle avait avorté en 1982, un secret lui aussi bien gardé. Il savait qu'à une époque, elle avait été mariée illégalement à un des meneurs de la commune étudiante et qu'elle avait vécu un an dans les dédales souterrains de Columbia University, avec tous ces jeunes gens barbus et nau-

séabonds que pols et gardnats empêchaient en permanence de remonter à la surface. La police et la Garde nationale encerclaient chaque campus pour que les étudiants ne se glissent pas dans la société comme autant de rats noirs abandonnant un navire en train de couler.

Il savait aussi qu'un an plus tôt, elle avait été arrêtée pour détention de stupéfiants. Seule sa famille puissante et fortunée avait pu la tirer de ce mauvais pas : elle-même avait beau être riche, charismatique et célèbre, cela ne lui avait servi à rien face à la police.

Heather avait été un peu marquée par tout ce qui lui était arrivé, mais il savait qu'elle allait bien, à présent. Comme tous les six, elle disposait d'une colossale capacité de récupération. On avait pris soin de tous les en doter. Ainsi que de beaucoup, beaucoup d'autres qualités. Même lui, à quarante-deux ans, ne les connaissait pas toutes. Alors qu'il avait lui aussi connu bien des choses. Surtout sous forme de cadavres, ceux des professionnels du spectacle qu'il avait piétinés au cours de sa longue ascension.

« Ces cravates "voyantes"... » commença-t-il, mais le téléphone de bord sonna. Il décrocha. C'était sans doute Al Bliss avec les indices d'écoute de l'émission.

Ce fut toutefois une voix féminine qui, brusque et stridente, parvint dans son oreille. « Jason ? dit-elle très fort.

— Ouais. » Il plaça sa main sur le microphone pour dire à Heather : « C'est Marilyn Mason. Qu'est-ce qui m'a pris de lui donner le numéro de la Rolls ?

— Qui diable est Marilyn Mason ?

— Je te le dirai tout à l'heure. » Il ôta sa main. « Oui, ma chère, c'est Jason lui-même réincarné. Que se passe-t-il ? Tu as une sale voix. On te met encore dehors ? » Un sourire ironique aux lèvres, il cligna de l'œil à l'adresse de Heather.

« Débarrasse-toi d'elle », dit celle-ci.

Il recouvrit à nouveau le microphone. « Je vais le faire, j'essaie, ça se voit, non ? » Puis, dans le téléphone : « D'accord, Marilyn. Dis-moi ce que tu as sur le cœur, je suis là pour ça. »

Marilyn Mason avait été deux ans durant sa protégée, pour ainsi dire. Elle voulait chanter – devenir célèbre, riche, aimée – comme lui. Il l'avait remarquée quand elle était entrée par hasard dans le studio un jour où il répétait. Un visage menu aux traits tirés et soucieux, de petites jambes, une jupe beaucoup trop courte... comme à son habitude, il avait évalué tout cela d'un seul coup d'œil. Et une semaine plus tard, il s'était débrouillé pour qu'elle décroche une audition devant le directeur artistique de Columbia Records.

Il s'était passé beaucoup de choses durant cette semaine-là, mais elles n'avaient aucun rapport avec le chant.

« Il faut que je te voie. » La voix de Marilyn lui vrillait l'oreille. « Sinon je vais me tuer et tu en porteras la responsabilité. Jusqu'à la fin de tes jours. Et je dirai à cette Heather Hart qu'on n'arrête pas de coucher ensemble, toi et moi. »

Il soupira intérieurement. Bon Dieu, il était déjà fatigué, épuisé par son émission d'une heure durant laquelle il ne fallait jamais cesser de sourire, sourire et sourire. « Je suis en route pour la Suisse, je ne rentre que demain », répondit-il avec fermeté, comme s'il parlait à une enfant hystérique. En général, quand Marilyn était d'humeur accusatrice et quasi paranoïaque, cela donnait de bons résultats. Mais pas cette fois-ci, bien entendu.

« Ça te prendra cinq minutes pour venir ici dans ta Rolls volante de millionnaire, pépia Marilyn. Je veux juste te parler cinq secondes. J'ai quelque chose de très important à te dire. »

Elle est sans doute enceinte. À un moment ou à un autre, elle a volontairement – ou peut-être pas – oublié sa pilule.

« Qu'est-ce que tu peux me dire en cinq secondes que je ne sais pas déjà ? » répliqua-t-il sèchement. Dis-le-moi tout de suite.

— Je veux que tu sois à côté de moi, insista Marilyn avec son habituel manque total de considération. Il faut que tu viennes. Je ne t'ai pas vu depuis six mois et j'ai beaucoup pensé à nous pendant ce temps-là. Et surtout à cette dernière audition.

— D'accord », dit-il, plein d'amertume et de ressentiment. Voilà ce qu'il avait gagné à essayer de lancer la carrière de cette fille sans talent. Il racrocha ostensiblement et se tourna vers Heather : « Je suis bien content que tu n'aies jamais fait sa connaissance, elle est vraiment...

— Arrête tes conneries, l'interrompit-elle. Je n'ai jamais "fait sa connaissance" parce que tu t'es démerdé pour qu'on ne se rencontre pas.

— Bref, dit-il en faisant virer la Rolls à droite, je lui ai dégotté pas moins de deux auditions et elle les a foirées toutes les deux. Si bien que pour garder son amour-propre, il faut qu'elle me mette ça sur le dos. Je me suis débrouillé pour qu'elle échoue. Tu vois le genre.

— Elle a de beaux seins ?

— Il se trouve, oui. » Il sourit, et Heather éclata de rire. « Tu connais mon point faible. Mais j'ai rempli ma part du marché : je lui ai obtenu une audition... et même *deux*. La dernière, il y a six mois, et je sais parfaitement qu'elle continue à fulminer et broyer du noir à ce sujet. Je me demande ce qu'elle veut me dire. »

Il paramétra le module de commandes pour que le pilote automatique les conduise à l'immeuble de Marilyn, dont le toit était doté d'un terrain très pratique malgré sa taille réduite.

« Elle est sans doute amoureuse de toi, estima Heather tandis qu'il posait la Rolls sur sa queue et déployait la passerelle.

— Comme quarante millions d'autres personnes », répondit Jason d'un ton engageant.

Heather, qui se mettait à son aise dans le siège baquet de la fusée, lui lança : « Ne sois pas trop long, sinon je te jure que je décolle sans toi.

— En m'abandonnant à Marilyn ? » Ils rirent tous les deux. « Je reviens dans une minute. » Il traversa le toit pour aller appeler l'ascenseur.

Quand il entra dans l'appartement de Marilyn, il vit tout de suite qu'elle avait perdu la tête. Elle avait l'air fatigué et le visage contracté, le corps si rentré qu'il semblait vouloir se réfugier dans son estomac. Et ses yeux. C'était une des rares choses chez les femmes qui mettaient Jason mal à l'aise. Marilyn restait silencieuse, bras croisés en une attitude inflexible, d'une rigidité de fer, en le transperçant de ses yeux parfaitement ronds aux pupilles immenses. « Je t'écoute », lança Jason en cherchant à prendre l'avantage. En général – et même presque systématiquement –, il arrivait à contrôler une situation qui impliquait une femme... c'était à vrai dire sa spécialité. Mais là... il était gêné. Et elle continuait à se taire. Son visage, sous les couches de maquillage, était devenu blafard, comme celui d'un cadavre animé de mouvements. « Tu veux une autre audition, c'est ça ? »

Marilyn secoua la tête.

« D'accord, dis-moi, alors », l'encouragea-t-il avec gêne et lassitude. Il empêcha toutefois ces sentiments de transparaître dans sa voix : il était bien trop habile, bien trop expérimenté pour les laisser percevoir par Marilyn. Une confrontation avec une femme comportait presque quatre-vingt-dix pour cent de bluff, d'un côté comme de l'autre. L'important n'est pas ce qu'on fait, mais *comment* on le fait.

« J'ai quelque chose pour toi. » Marilyn se tourna et disparut dans la cuisine. Il la suivit.

« Tu me reproches encore que les deux auditions n'aient rien... commença-t-il.

— Tiens. » Marilyn prit un sac en plastique sur l'égouttoir, le souleva un instant, le visage toujours exsangue et dur, les yeux saillants et impassibles, puis elle l'ouvrit d'un coup et en jeta le contenu sur Jason.

Tout se produisit trop vite. Il recula d'instinct, mais trop lentement et trop tard. L'éponge cajoleuse de Callisto se colla à lui avec ses cinquante tubes d'alimentation, s'accrocha à sa poitrine. Il sentait déjà ses tubes s'enfoncer en lui, dans son buste.

Il bondit vers les placards supérieurs, attrapa une bouteille de scotch à moitié pleine, en dévissa le bouchon à toute vitesse et la vida sur la créature gélatineuse. Ses pensées étaient devenues lucides, voire brillantes : il ne paniqua pas, ne fit qu'arroser la chose de whisky.

Rien ne changea pendant un moment. Il arrivait encore à garder son calme, à ne pas céder à la panique. Puis la chose gargouilla, se flétrit et se détacha de sa poitrine pour tomber par terre. Morte.

Pris de faiblesse, il s'assit à la table de la cuisine. Voilà qu'à présent il devait résister à l'inconscience : une partie des tubes d'alimentation avaient survécu en lui. « Pas mal, parvint-il à dire. Tu m'as presque eu, foutue petite traînée.

— Pas "presque", répliqua Marilyn Mason d'une voix plate, sans émotion. Tu as encore une partie des tubes dans le corps et tu le sais, je le lis sur ton visage. Et ce n'est pas avec une bouteille de scotch que tu arriveras à les faire sortir. *Rien* ne peut les faire sortir. »

C'est à ce moment-là qu'il s'évanouit. Il vit vaguement le sol vert et gris monter à sa rencontre, puis il n'y eut plus rien. Un néant dans lequel il n'était même pas.

Douleur. Il ouvrit les yeux, se toucha la poitrine par réflexe. Son costume en soie sur mesure avait disparu : il portait une blouse d'hôpital en coton. « Mon Dieu », lâcha-t-il d'une voix pâteuse tandis que deux infirmiers poussaient rapidement dans un couloir d'hôpital le brancard sur lequel il était allongé.

Il voyait Heather Hart flotter au-dessus de son corps, angoissée et stupéfaite, mais, tout comme lui, elle restait en pleine possession de ses moyens. « J'ai compris que quelque chose n'allait pas, dit-elle rapidement tandis que les infirmiers introduisaient Jason dans une pièce. Je ne t'ai pas attendu sur le toit : je t'ai suivi en bas.

— Tu devais t'imaginer nous trouver au lit, dit-il d'une voix faible.

— D'après le docteur, à quinze secondes près, tu succombais à la violation somatique, comme il dit. À l'entrée de cette *chose* en toi.

— J'ai eu la chose, mais pas tous ses tubes d'alimentation. C'était trop tard.

— Je sais. Le médecin me l'a dit. Ils prévoient de t'opérer dès que possible, ils pourront peut-être faire quelque chose si les tubes n'ont pas pénétré trop profondément.

— J'ai été à la hauteur en situation de crise », dit Jason d'une voix rauque. La douleur lui fit fermer les yeux. « Mais pas tout à fait assez. Presque, mais pas tout à fait. » Il rouvrit les yeux et vit que Heather pleurait. « C'est si grave ? » lui demanda-t-il en lui prenant la main. Il sentit la pression de son amour quand elle lui serra les doigts, puis plus rien. À part la douleur. Rien d'autre qu'elle, pas de Heather, d'hôpital, d'infirmiers ou de lumière. Ni aucun bruit. Ce fut un moment éternel qui l'absorba complètement.

Chapitre deux

La lumière s'infiltra à nouveau, emplissant ses paupières fermées d'une membrane de rougeur éclatante. Il ouvrit les yeux, souleva la tête pour regarder autour de lui. Pour chercher Heather ou le médecin.

Il n'y avait que lui dans la pièce. Personne d'autre. Une commode avec un miroir fissuré, d'affreuses vieilles appliques lumineuses saillant sur des murs saturés de graisse. Et le braillement d'un téléviseur qu'il ne voyait pas.

Il n'était pas à l'hôpital.

Et Heather n'était pas là : il ressentit son absence, le néant complet de tout, à cause d'elle.

Mon Dieu, pensa-t-il. *Mais* que s'est-il passé ?

La douleur avait disparu dans sa poitrine, tout comme beaucoup d'autres choses. Il repoussa d'une main tremblante la couverture de laine, s'assit, se frotta le front pour réfléchir, rassembla ses forces.

Je suis dans une chambre d'hôtel, s'aperçut-il. Un hôtel de poivrots, minable, miteux et pouilleux. Pas de rideaux ni de salle de bains. Comme à son début de carrière, des années plus tôt. À l'époque où il était un inconnu sans le sou. Cette époque sombre qu'il s'efforçait toujours de chasser de ses souvenirs.

L'argent. Il tâta ses vêtements, découvrit qu'il ne portait plus la blouse d'hôpital, mais à nouveau, froissé, son costume en soie sur mesure. Avec tou-

jours, dans la poche intérieure de son veston, la liasse de gros billets qu'il avait voulu aller jouer à Vegas.

Il avait au moins ça.

Il chercha rapidement du regard un téléphone. Il n'y en avait pas, bien entendu. Il en trouverait sûrement un à la réception. Mais pour appeler qui ? Heather ? Al Bliss, son agent ? Mory Mann, le producteur de son émission ? Son avocat, Bill Wolfer ? Ou peut-être tous les quatre, aussitôt que possible.

Il réussit tant bien que mal à se mettre et à rester debout, jura pour des raisons qui lui échappaient. Soutenu par un instinct animal, il se prépara, prépara son robuste corps de six au combat. Mais il n'y avait aucun adversaire en vue, et cela l'effraya. Pour la première fois de sa vie, si sa mémoire était bonne, il ressentit de la panique.

Est-on beaucoup plus tard ? Il n'en savait rien : sur ce plan-là, il n'avait aucune impression dans un sens comme dans l'autre. Il faisait jour. Des chicanes traversaient en chuintant le ciel derrière la fenêtre sale. Il consulta sa montre : dix heures et demie. Et alors ? Elle pouvait retarder de mille ans, pour ce qu'il en savait. Elle ne lui était d'aucun secours.

Le téléphone, par contre... Il passa dans le couloir dégorgeant de poussière, trouva l'escalier, le descendit une marche à la fois en se tenant à la rampe, déboucha enfin dans le hall vide et sinistre aux minables chaises rembourrées.

Par bonheur, il avait de la monnaie. Il glissa une pièce d'un dollar-or dans la fente, composa le numéro d'Al Bliss.

« Agence artistique Bliss, lança bientôt la voix d'Al.

— Écoute, je ne sais pas où je suis. Je t'en supplie, viens me chercher, sors-moi de là, emmène-moi loin d'ici. Tu comprends, Al ? Tu comprends ? »

Silence à l'autre bout de la ligne. Puis, d'une voix distante et détachée, Al Bliss demanda : « À qui ai-je l'honneur ? »

Il répondit d'un ton hargneux.

« Je ne vous connais pas, monsieur Jason Taverner, dit Al Bliss, à nouveau de sa voix la plus froide, la plus neutre. Vous êtes sûr d'avoir le bon numéro ? À qui vouliez-vous parler ?

— À toi, Al. Al Bliss, mon agent. Qu'est-ce qui s'est passé à l'hôpital ? Comment j'en suis sorti pour me retrouver ici ? Tu n'en sais rien ? » La panique reflua quand il s'obligea à retrouver son sang-froid : il s'exprima d'une manière plus posée. « Tu peux mettre la main sur Heather pour moi ?

— Miss Hart ? » Al gloussa. Et ne répondit rien.

« Tu n'es plus mon agent, dit brutalement Jason. Point final. Quelle que soit la situation. Tu es viré. »

Al Bliss gloussa à nouveau, puis un déclic annonça la fin de la communication. Al Bliss avait raccroché.

Je vais tuer ce fils de pute. Je vais découper ce sale petit gros dégarni en morceaux de trois centimètres.

Qu'est-ce qu'il essayait de me faire ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il a contre moi, tout à coup ? Mais qu'est-ce que je lui ai fait, nom de Dieu ? C'est mon ami et mon agent depuis dix-neuf ans. Et il ne s'est jamais comporté comme ça.

Je vais essayer d'appeler Bill Wolfer. Il est toujours à son bureau ou de garde : je vais l'appeler pour lui demander ce qui se passe. Il inséra une nouvelle pièce d'un dollar-or et composa de mémoire le numéro.

« Cabinet des avocats Wolfer et Blaine, dit dans son oreille une voix féminine.

— Passez-moi Bill. Jason Taverner à l'appareil. Vous savez qui je suis.

— Maître Wolfer est au tribunal, aujourd'hui. Souhaitez-vous parler à maître Blaine, ou dois-je

demander à maître Wolfer de vous rappeler quand il reviendra dans l'après-midi ?

— Vous savez qui je suis ? Vous avez entendu parler de Jason Taverner ? Vous regardez la télé ? » Sa voix lui échappa presque, à ce moment-là : il l'entendit se briser pour partir dans les aigus. Il parvint à grand-peine à la maîtriser à nouveau, mais ne put empêcher ses mains de trembler ; de fait, son corps tout entier tremblait.

« Je suis désolée, monsieur Taverner, dit la standardiste. Je ne peux vraiment pas parler au nom de maître Wolfer ou...

— Vous regardez la télé ? l'interrompit-il.

— Oui.

— Et vous n'avez jamais entendu parler de moi ? Le *Jason Taverner Show*, le mardi à vingt et une heures ?

— Je suis désolée, monsieur Taverner. Il faut vraiment que vous vous adressiez directement à maître Wolfer. Dites-moi à quel numéro vous joindre et je veillerai à ce qu'il vous rappelle plus tard dans la journée. »

Il raccrocha.

Je suis fou. Ou alors elle a perdu la tête. Et Al Bliss aussi, ce fils de pute. Mon Dieu. Il s'éloigna tout tremblant du téléphone, s'assit dans un des sièges rembourrés au tissu passé. Cela lui fit du bien : il ferma les yeux, prit de lentes et profondes inspirations. Et réfléchit.

J'ai cinq mille dollars en gros billets officiels. Je ne suis donc pas complètement démunie. Et cette chose n'est plus dans ma poitrine, ni ses tubes d'alimentation. L'hôpital a dû m'opérer pour me les enlever. Je suis donc en vie, voilà au moins quelque chose dont je peux me réjouir. Est-ce qu'il s'est écoulé beaucoup de temps ? Il me faut un journal.

Il trouva un exemplaire du *Los Angeles Times* sur un canapé, regarda la date : 12 octobre 1988. Aucun

décalage temporel : c'était le lendemain de son émission, et du jour où Marilyn l'avait envoyé, mourant, à l'hôpital.

Une idée lui vint. Il feuilleta le journal jusqu'à la rubrique Divertissements. Il se produisait tous les soirs depuis trois semaines dans la Persian Room du Hollywood Hilton... sauf le mardi, bien entendu, à cause de son émission.

Il constata avec stupéfaction que l'annonce publiée depuis trois semaines par l'hôtel ne figurait pas sur la page. Peut-être avait-elle changé d'endroit ? Il examina chacune des nombreuses annonces de spectacle de la rubrique, mais n'en trouva aucune pour le sien. Alors que depuis dix ans, son visage apparaissait tous les jours dans la rubrique Divertissements d'un quotidien. Absolument tous les jours.

Je vais faire un dernier essai. Je vais appeler Mory Mann.

Il sortit son portefeuille pour chercher le morceau de papier sur lequel il avait noté le numéro.

Son portefeuille était très mince.

Toutes ses cartes d'identité avaient disparu. Les cartes qui lui permettaient de rester en vie. De franchir les barrages des pols et des gardnats sans se faire tirer dessus ou jeter dans un camp de travail.

Je ne survivrai pas deux heures sans papiers d'identité. Je n'ose même pas sortir sur le trottoir devant cet hôtel décrépit. On me prendra pour un étudiant ou un professeur échappé d'un campus. Je finirai mes jours comme esclave, à faire de pénibles travaux manuels. Je suis ce qu'on appelle une non-personne.

Avant toute chose, il faut donc que je reste en vie. Au diable Jason Taverner amuseur public : ça peut attendre.

Il sentait déjà les puissantes composantes de son cerveau de six se concentrer sur le problème. *Je ne*